

pour le rayonnement de la France à l'étranger peut inscrire les deux jeunes exportateurs et diseurs de vers parmi ses meilleurs propagandistes : si MM. Gil Roland et Pierre Jourdan ont bien mérité de la Poésie, ils ont bien mérité, aussi, du Tourisme.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts de la Société d'Etudes mozartiennes. — Reprise de *Tristan*, dans la traduction nouvelle de M. Gustave Samazeuilh. — Concerts Poulet : première audition de *Colomba*, de M. Henri Tomasi.

Une magnifique reprise de *Tristan* à l'Opéra, dans une traduction nouvelle de M. Gustave Samazeuilh, deux admirables Concerts de la Société d'Etudes mozartiennes, et puis, aux Concerts Poulet, une œuvre nouvelle de M. Tomasi, une page sincère, étincelante, voilà certes un sommaire tel qu'on n'en a point souvent. Pour une fois, on serait tenté de dire que c'est trop, puisqu'il faudra bien écourter tout ce que l'on aurait à dire, afin de pouvoir parler de chacun de ces événements.

Et d'abord Mozart, comme il convient : le concert du 26 février, donné salle Marcelin-Berthelot, offrait un intérêt de premier ordre par la réunion au programme de plusieurs chefs-d'œuvre peu ou point connus en France, et par la qualité d'une interprétation vraiment hors de pair. Et puis, comme toujours — et grâce à la présentation à la fois si simple et si savante, par Mme Octave Homberg, de toutes les œuvres jouées — cette atmosphère de ferveur et de cordialité qui, le seuil de la salle franchi, vous permet de respirer l'air de Salzbourg même et de vous croire au temps des princes-archevêques dans la bienheureuse ville où tout était musique. Miracle, que ceci, et dont nous ne rendrons jamais assez de grâces à celle qui le renouvelle si sûrement; miracle qui par la parole, et mieux que par la baguette d'une fée, efface soudain le décor moderne des architectures au goût d'aujourd'hui, et dresse en notre esprit l'illusion d'un autre monde en un autre temps. Nous voici donc le 30 juillet 1776 et Nannerl — Marie-Anne Mozart, l'autre enfant prodige, la sœur de Wolfgang — prend aujourd'hui ses vingt-cinq ans. Wolfgang en a tout juste vingt, depuis six mois. Et déjà,

derrière lui, quelques chefs-d'œuvre, que nous admirons aujourd'hui, mais que ses contemporains n'ont point remarqués plus qu'on ne prête attention à des ouvrages de circonstance, entendus un jour, oubliés le lendemain. Ce même mois de juillet 1776, il vient d'écrire précisément la musique de fête pour le mariage de la fille du bourgmestre — cette *Haffner-musik* que nous plaçons si haut aujourd'hui. Il est prodigue de ses dons, et il entend bien ne pas moins faire pour les vingt-cinq ans de Nannerl qu'il n'a fait pour le mariage de Mlle Haffner. Nannerl sera régalée elle aussi, d'une *Sérénade*, de ce *Divertimento* qui porte le n° 251 au catalogue de Koechel, et qui, avec des moyens plus réduits — huit instruments : le quintette à cordes, deux cors, et un hautbois — sera cependant tout aussi étoffé, tout aussi riche et varié que la *Sérénade Haffner*, qui est une véritable Symphonie. Ici donc, intercalés entre un allegro, un andantino et un rondo, deux menuets, et pour finir une *marcia alla francese*. C'est que Nannerl s'est entichée de musique française à Paris et qu'il faut lui donner quelque chose qui soit à son goût. Quelque chose d'exquis, de léger et de profond à la fois, quelque chose d'une incomparable grâce, où passe le souvenir de vieilles ariettes, quelque chose qui est rempli d'allusions à ce Paris lointain déjà, mais que la chère Nannerl n'a pas oublié. L'adorable page, familière comme l'entretien d'un frère et d'une sœur, — vingt et vingt-cinq ans, mais qui se retrouvent des enfants dès qu'ils se joignent ! Et puis une exécution incomparable, des artistes tout pénétrés de l'esprit mozartien, maîtres de leur instrument au point de ne jamais laisser voir qu'un trait est difficile, qu'un passage demande de la virtuosité ; des sonorités pures comme l'âme de Mozart, et puis, dans les ensembles, si bien dosées, si bien fondues, qu'on ne saurait imaginer perfection semblable. C'étaient MM. Edgar Ortambert, premier violon, Temerson, deuxième violon, Le Guillard, alto, Robert Salles, violoncelliste, Bleuzet, haoboïste, Blot et Delorme, cornistes, et Baronnet, contre-bassiste.

Après cela, une fantaisie spirituelle écrite l'année d'avant par Mozart, une *Sonate pour basson et violoncelle*, que l'archet de Mlle Martinet et le souffle de M. Oubradous ont

enlevée avec un extraordinaire brio. Et puis une *Suite pour piano*, de 1782 et une *Gigue* — un « à la manière » de Bach étourdissant — interprétées avec une grande sûreté par M. Passani.

La voix de Mme Lotte Schoene semble avoir été créée spécialement pour interpréter Mozart. Accompagnée par Mme Octave Homberg, Mme Lotte Schoene chanta trois *lieder*, dut bisser le dernier, puis, avec MM. Cuenod et Ernest Lottorf, elle chanta *das Bandelzerzett*, le Trio du ruban, composé par Mozart à Vienne, en 1783, pour commémorer un de ces petits événements, un de ces petits riens, pourrait-on dire, dont le souvenir lui était précieux, parce qu'il se rapportait à sa « chère petite femme ». Celle-ci donc avait perdu le beau ruban que Wolfgang venait de lui acheter. Le comte de Jacquin, de passage dans la maison, retrouve le ruban et le prend. Mais il est très grand et s'amuse à le tenir à bout de bras, si bien que ni Wolfgang ni Constance ne le peuvent attraper. Alors le chien passe dans les jambes du comte, et celui-ci laisse tomber le ruban que le chien emporte. Et cette fois Constance rentre en possession du ruban. Mozart a écrit les paroles de ce trio en patois de Salzbourg; mais sa musique est un pur enchantement. Toute la bouffonnerie de Papageno — toute celle de Rossini déjà — est en puissance dans ce trio de 89 mesures. Il fallut aussi le bisser.

Pour finir, le *Quintette à deux altos* (k. 593), en ré, composé en décembre 1790 — l'année de la grande misère mozartienne, l'année qui précède les trois grandes Symphonies, la *Flûte*, le *Requiem* et la mort. Aucune autre œuvre de Mozart n'est plus dépouillée que celle-ci, aucune n'est d'apparence plus austère; aucune n'est d'une technique plus sûre; aucune n'émeut, ne bouleverse plus profondément l'auditeur. Nous nous élevons ici jusqu'au sommet le plus haut de l'art. Sérénité, grandeur, dans l'adagio; grâce ailée dans le menuet; liberté magnifique du finale allegro qui module en dédaignant les usages, et s'épanouit, selon le mot de M. Henri Ghéon, dans un tourbillon de clarté. Le quatuor Ortambert, déjà nommé, et M. Englebert, pour l'une des parties d'alto, ont donné de ce chef-d'œuvre une interprétation qui fut elle-même un chef-

d'œuvre et restera inoubliable pour ceux qui eurent la joie de l'entendre.

Le concert du lundi 2 mars fut à la Salle Pleyel et permit au public d'entendre cette *Messe en ut mineur* et ces *Vêpres des Confesseurs* données l'une le 25 avril 1932, et les autres le 18 mai 1934, pour la première fois à Paris. Mme Erika Rokyta — qui tint à Salzbourg, en 1933, la partie de soprano dans cette Messe — sait donner aux vocalises mozartiennes leur plein sens d'allégresse, de jubilation religieuse — le cri de l'âme en extase devant le mystère ineffable. Et la voix est d'un admirable métal. Mme Castellazzi, Mme Malnory-Mar-seillac, Mme Paula Fiszel, MM. Georges Cathelat et Jean Hazart, les chœurs et l'orchestre de M. Félix Raugel, grand maître ès-exécutions mozartiennes, ont renouvelé — et cette fois devant une audience multipliée — le prodige accompli deux et trois ans plus tôt. Grâce leur soient rendues : tous et toutes ont bien mérité de Mozart.

§

En nous donnant une nouvelle traduction de *Tristan*, M. Gustave Samazeuilh, lui, a bien mérité de Wagner — et avec lui ses interprètes, l'incomparable Isolde qu'est Mme Germaine Lubin, la magnifique Brangäne qu'est Mme Marjorie Lawrence, et puis MM. de Trévi, Endrèze, Froumenty, l'orchestre de M. Paul Paray. La reprise de l'Opéra fera date : par son éclat, et parce qu'elle consacre une traduction que le public des concerts appréciait depuis longtemps déjà : elle concilie les exigences de la musique et le respect de la langue française, plus même, elle possède de véritables qualités littéraires et rend pleinement non seulement le sens, mais le mouvement de la langue wagnérienne.

§

Aux Concerts Poulet — auprès de secondes auditions qui ont classé définitivement la *Symphonie* de M. Marcel Delanoy et les *Poèmes de Goethe*, de M. Pierre-Octave Ferroud (ces derniers chantés par Mme Suzanne Peignot, dont les interprétations montrent autant de sûreté vocale que d'intelligence et de charme), était inscrite la première audition

de tableaux symphoniques groupés par M. Tomasi sous le titre de *Colomba*. Destinée à servir de musique de scène pour la pièce que MM. Silvain et Murray ont écrite d'après le roman de Mérimée, cette importante partition évoque les moments les plus émouvants du drame : *Colomba* pensant à la mort de son père et songeant à la vengeance; l'inquiétude de *Colomba*, au matin de l'arrivée d'Orso; minuit, Orso est dans le maquis et *Colomba* anxieuse écoute le vent qui hurle. Et puis, le vent est tombé, le silence plane dans la vieille demeure; *Colomba* prie pour Orso. On vient l'avertir que le père est vengé. Et l'œuvre s'achève sur une page grandiose.

Cette partition fait honneur à Henri Tomasi. Elle est magnifiquement colorée, dans les teintes sombres qu'exige le drame. Elle est chaude, sincère, elle semble jaillie spontanément d'une inspiration puisée au sol même de l'île, comme la sève des plantes qui lui donnent son parfum. J'ai retrouvé là — et avec quelle joie — le compositeur d'*Ajax* et du *Vocero*, ces pages si riches, si pleines de véritable musique et qui nous montrent en Henri Tomasi l'un des compositeurs les mieux doués et les plus habiles de sa génération.

RENÉ DUMESNIL

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Centenaire de Jocelyn. — Le poème de *Jocelyn* parut dans les derniers jours de février 1836. Edité par Furne et Gosselin, l'ouvrage se présentait sous la forme de 2 volumes in-8°. Le titre était suivi des indications suivantes : *Episode, Journal trouvé chez un curé de village.*

Un accueil enthousiaste l'attendait. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il s'en était vendu 24.000 exemplaires! Succès sans précédent pour l'époque et pour Lamartine lui-même qui, célèbre depuis plus de quinze ans, c'est-à-dire depuis les *Méditations*, n'avait pas réuni encore pareil concours de suffrages. Et ce ne fut pas un feu de paille. Les éditions se multiplièrent. Les illustrateurs s'emparèrent de « l'épisode » et les vignettes romantiques propagèrent bientôt les aventures de *Jocelyn* et de Laurence, promus d'emblée au rang des amants illustres. Un symbole s'ajoutait à ceux dont s'enchantait la mémoire humaine; une sorte de mythe était créé.